

DÉDIÉ A M. M. J. A. POISSON

Fais-nous connaître à nous, hommes désenchantés,
De sévères leçons, de douces vérités!
M. J. A. POISSON (Épître à A. GINGRAS.)

UNE LARME CHRÉTIENNE ET UNE PRIÈRE

Grave et serein, le front rayonnant d'espérance,
L'aimable vieux Pasteur parcourait en silence
Son muet cimetière mondé de soleil.
C'était un jour d'automne aux jours d'été pareil :
En irisant les croix, une lumière rose
Leur faisait perdre un peu de leur aspect morose.
Quelques flocons de neige étaient déjà venus,—
Mais les flocons hâtifs sur l'herbe étaient fondus,
Et le soleil, joyeux de répandre la vie,
Souriait avec grâce à la terre féconde.
Des insectes vermeils, réchauffés doucement,
Ressuscitaient de joie et bourdonnaient gaiement,
Et de grosses fourmis, peuplade aux noirs corsages,
Montaient encor le long des peupliers sauvages :
Elles voulaient goûter, sur l'arbre toujours vert,
Une goutte de vie avant le froid hiver.

Lui, faisant à ses morts sa visite rêveuse,
Avait choisi pour siège une roche mousseuse.
Tout près, le sol était fraîchement remué :
Le pied du fossoyeur, dans le sable imprimé,
Emut le vieux Pasteur, et, pour mieux se distraire,
Il détourna les yeux, puis ouvrit son Bréviaire :
Le vieux prêtre aime tant à prier pour ses morts !
Ces intimes plaisirs sont ses plus doux transports.
Il pria quelque temps ; mais, trahissant son âme,
Ses yeux comme voilés du sens perdaient la trame. . . .
Ses yeux voulaient pleurer : il ne résista pas :—
" Pauvre enfant ! qui dormait sous terre à quelques pas !
Une heure auparavant, jeune fleur parfumée,
Je l'avais en surplus, là, moi-même inhumée,—
Et la voilà tout seule, au fond de ce cachot !—
—Mon Dieu, qui sont ces pas qui me foulent là-haut ?
De qui cette voix tendre et ces fraîches prières ?
Est-ce vous, jeunes sœurs ! est-ce vous, petits frères ?
Votre voix a changé, mais qu'elle est douce encor !
Comme elle rafraîchit ce séjour de la mort !
Car sur ce lit nouveau je suis bien mal à l'aise :
Comment dormir un peu sur cette chaude brasse ?
Il faut aussi bien noir : et je brûle pourtant !
Car mon petit cercueil est devenu brûlant.
Mais depuis que j'entends des pas, là, dans la mousse,
Des prières, des pleurs . . . ma prison est plus douce !
Dites donc : est-ce vous, qui murmurez mon nom
Et qui marchez ainsi là-haut dans le gazon ?
—Eh bien, non, chère enfant : ce ne sont pas tes frères
Qui répandent sur toi ces pieuses prières :
Non : c'est ce visiteur, grave et de blanc vêtu,
Et qui t'a confessée, un soir . . . t'en souviens-tu ?
Et tu parlais, tout bas, du ciel, d'une autre vie . . .
Des pleurs parfois coulaient sur ta joue amaigrie.
C'est lui qui pour calmer, pauvre enfant, ton effroi,
Promit de revenir, ici, prier pour toi.—
Tu craignais assez peu le brûlant Purgatoire :
Mais ce qui t'effrayait, c'était la fosse noire :
Solitaire cachot de fantômes peuplé !
Ce souvenir, mon ange, toi m'a rappelé :
C'est ma voix qui te pleure, et prie, et te console :—
C'est la voix de ce prêtre à l'austère parole,
Qui te grondait parfois : qui, si tu t'en souviens,
T'arracha sans pitié plus d'une fleur des mains.
Tu trouvais quelquefois ses paroles cruelles :
Il surveillait, jaloux, la blancheur de ses ailes.
Encore ce matin, auprès de ton cercueil,
Il semblait—seul—ne prendre aucune part au deuil :—
Il refoulait sa peine au fond de sa poitrine !
Pendant que ta famille au haut de la colline
L'âme pour toi brisée en cercle te pleurait,—
Le prêtre, les yeux secs, sur tes cendres priait.
Mais la famille, vite, au loin s'est dispersée,
Et tu n'es déjà plus présente à sa pensée.
Lui tu pleures, à son tour. Et chez lui, la douleur,
Ce n'est pas seulement un brisement de cœur :
C'est bien plus que cela, car c'est une prière
Qui fait fleurir la joie au fond du cimetière :—
Car le prêtre, vois-tu, jeune hôte du trépas,
Car le prêtre est l'ami de ceux qui n'en ont pas :
L'ami des oubliés, que n'aime plus personne,—
Des oubliés surtout que la tombe emprisonne !"

JOS.-APOLLINAIRE GINGRAS.

Ste. Croix de Lotbinière, mars 1876.

UN PÈLERINAGE

L'ILE-AUX-COUDRES

CHAPITRE SEPTIÈME

Eglise et presbytère de l'Île-aux-Coudres—Les seigneurs de l'Île—Légende du Père de la Brosse—Retour.

I

L'église de l'Île-aux-Coudres, dédiée à Saint-Louis, roi de France, n'a rien de remarquable ; son architecture toute simple est cependant convenable. La voute et les bancs peints avec goût lui donnent un air de propreté qui atteste une foi attentive, et un zèle particulier pour la maison de Dieu.

Toute petite qu'elle est, cette église n'a pas moins de trois cloches, dont les notes justes et argentines réjouissent les alentours et rehaussent l'éclat des solennités.

L'église de l'Île-aux-Coudres garde un souvenir légendaire dont M. le curé nous fera part, quand nous aurons franchi le seuil de son presbytère.

Il vient nous ouvrir lui-même sa porte, et nous reçoit le sourire sur les lèvres, sans aucune cérémonie, et avec une joviale hospitalité qui invite à séjourner.

M. l'abbé Pelletier est natif de Saint-Roch des Aulnaies et curé de l'Île-aux-Coudres depuis plus de trente ans ; il connaît par cœur l'histoire de son île, et peut nous en entretenir pendant des heures sans lasser notre attention.

—Quel est, M. le Curé, le seigneur de l'Île-aux-Coudres ?

—Ce sont les messieurs du séminaire de Québec, et c'est une grande chance pour

nos habitants. Les intérêts qu'ont ici ces messieurs ont été plus profitables à l'Île-aux-Coudres qu'à eux-mêmes. Si les seigneurs avaient toujours été humains et conciliants comme eux, on n'aurait pas parlé si tôt de l'abolition de la tenure seigneuriale. Le séminaire a été le protecteur des colons dès les premiers établissements de l'Île, et depuis ce temps, il a toujours été le grand bienfaiteur de ses habitants.

L'honnêteté de nos insulaires est devenue proverbiale. On a répété souvent que la parole d'un homme de l'Île-aux-Coudres valait un écrit. Eh bien ! je crois que cette tradition d'honneur et de probité est due, en grande partie, à l'esprit de justice et à la loyauté dans les transactions, qu'ont toujours montrés les membres du séminaire.

Leur sollicitude, comme bien vous le pensez, ne s'est pas bornée aux intérêts temporels, l'Île-aux-Coudres leur a dû plus d'un secours religieux. Comme prêtres des Missions Étrangères, ils étaient autrefois chargés du soin spirituel d'un grand nombre de paroisses, et leurs missionnaires nous ont apporté bien souvent la parole de Dieu et celle de leurs vertus.

—A ce propos, M. le curé, le Père de la Brosse, qui a laissé une réputation de sainteté si extraordinaire, qui passait même pour avoir le don de prophétie, à quel ordre appartenait-il ?

—Le Père Jean Baptiste de la Brosse était missionnaire de la Compagnie de Jésus. Il était français de naissance, natif de la Trémouille, ville du Poitou, illustrée par une des plus anciennes familles de France. Arrivé au Canada en 1754, il a parcouru dans ses courses apostoliques une grande partie de notre pays, depuis Mascouche, aux environs des Trois-Rivières, jusqu'au fond de l'Acadie, depuis la rive sud du fleuve jusqu'aux sources du Saguenay.

Missionnaire des sauvages aussi bien que des blancs, il a laissé parmi eux un souvenir impérissable. On peut dire que le Père de la Brosse a été un des premiers curés de l'Île-aux-Coudres, car il y a fait de longs séjours.

Il y a près d'un siècle qu'il est mort, et cependant son nom est encore aussi populaire que de son vivant. Sa vie d'apôtre et les circonstances merveilleuses qui ont accompagné sa mort, ont environné sa mémoire d'un prestige qui ne s'est pas effacé.

II

Le soir du 11 avril 1782, M. Compain, alors curé de l'Île-aux-Coudres, veillait seul dans sa chambre. Après avoir récité son bréviaire, fait ses prières et ses lectures du soir, il étudiait tranquillement à la lueur de sa lampe, lorsque tout-à-coup, vers minuit, son oreille fut frappée par les sons d'une cloche qui tintait au milieu du silence de la nuit. Étonné, il croit d'abord être le jouet d'une illusion, il écoute de nouveau, se penche vers la fenêtre : c'était bien la cloche de la chapelle qui sonnait comme un glas funèbre. M. Compain sort de son presbytère ; la cloche continue de sonner. Il entre dans la chapelle, regarde : personne ne s'y trouvait et la cloche continuait toujours à tinter.

Alors une voix se fit entendre à son oreille. Était-ce à l'oreille du corps ou à celle de l'âme ? on ne le sait. Mais cette voix parlait distinctement et cette voix disait :

—Le Père de la Brosse est mort ; il vient d'expirer à Tadoussac. Ce glas funèbre t'annonce son dernier soupir. Demain, tu te rendras au bout d'en bas de l'Île. Un canot viendra t'y chercher qui te conduira à Tadoussac où tu feras sa sépulture."

Le bruit s'était déjà répandu quelque temps auparavant, dans les missions du Père de la Brosse, qu'au moment de sa mort les cloches de ses missions annonçaient son trépas.

Le lendemain, M. Compain attendait au rendez-vous qui lui avait été assigné, sur la pointe d'en bas de l'Île-aux-Coudres.

III

Que s'était-il passé à Tadoussac pendant cet intervalle ? Le Père de la Brosse y était

en mission depuis quelque temps et attendait l'arrivée des sauvages que l'ouverture de la navigation allait bientôt amener en foule de l'intérieur des terres. Leurs canots chargés de pelleteries descendaient du Saguenay à la suite des glaces.

Durant quelques semaines, le rocher de Tadoussac était le centre d'une activité et d'un commerce qui contrastaient avec son aspect solitaire et désolé pendant le reste de l'année. Le sable de la grève se couvrait de longues files de canots d'écorce. Sur le penchant de la côte s'échelonnaient les cabanes des sauvages appartenant pour la plupart aux tribus montagnaises qui formaient un village improvisé. Le port de Tadoussac se remplissait de navires d'outre-mer qui venaient y faire escale.

Tandis que les traitants de pelleteries faisaient leurs récoltes pour les grands de ce monde, le Père de la Brosse recueillait parmi les petits sa moisson pour le ciel.

Une tradition fidèle a conservé tous les détails de ses derniers moments, dont les circonstances mémorables étaient du reste de nature à frapper tous les esprits.

Une de ces traditions, dont nous avons le récit sous les yeux, a été mise en écrit par M. Epiphane Lapointe. Il l'a recueillie, en 1846, de la bouche même d'un témoin oculaire nommé Jean Audet dit Lapointe ; ce vieillard, qui était parvenu à l'âge avancé de quatre-vingt-onze ans, habitait alors à la Sainte-Famille de l'Île d'Orléans.

"Sa mémoire était fidèle, ajoute M. l'abbé Lapointe, et son jugement parfaitement sain. Son âme droite paraît avoir toujours eu horreur du mensonge."

Voici ce que racontait ce témoin oculaire :

IV

La veille de sa mort, le Père de la Brosse paraissait être en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée. Il était âgé de soixante-huit ans.

Pendant tout le jour, il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

A la tombée de la nuit, le Père de la Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable, comme toujours ; il descendit même à prendre quelques parties de cartes avec ses hôtes. Vers neuf heures, il se leva et se prépara à partir.

Après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se recueillit un moment, et prenant un ton solennel, il dit :

"Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant sur la terre. Ce soir même, à minuit, je serai corps. Vous entendrez à cette heure-là sonner la cloche de ma chapelle : elle vous annoncera ma mort. Si vous ne me croyez pas, vous pourrez venir vous en assurer par vous-même. Mais je vous en prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher, à l'Île-aux-Coudres, M. Compain, pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'Île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront ce voyage."

Nous crûmes d'abord que le Père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et un ton d'autorité qui ne permettait plus le doute.

—Mon père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine ?

—Mon enfant, répartit le Père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles. Et il se retira.

Nous restâmes tout stupéfaits après le départ du bon Père, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

Ceux d'entre nous qui avaient des montres, les mirent sur la table et attendirent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze ; minuit approche ; au coup de minuit la cloche de la chapelle commence à sonner.

Nous nous levons tous comme un seul

homme. Saisis de frayeur, nous accourons vers la chapelle. Nous entrons.

A la lueur de la lampe du sanctuaire, nous entrevoyons dans le chœur la robe noire du bon Père de la Brosse. Il était prosterné à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

Il était mort.

Cette étrange nouvelle se répand comme la foudre dans toute la mission. Dès le point du jour, la population tout entière, tant sauvage que civilisée, envahit la chapelle et ses environs. Chacun veut contempler une dernière fois le corps du saint étendu sur le pavé du chœur. Personne n'ose lui toucher. Partagé entre le deuil et l'admiration, on regarde, on prie, on invoque. Des larmes coulent de tous les yeux.

Pendant tout le jour, la foule circule en silence dans la chapelle, ne pouvant détacher ses yeux des restes bien-aimés du saint missionnaire qui, tant de fois, avait fait retentir ce sanctuaire de ses brûlantes exhortations. Les sauvages restent là, immobiles, pendant des heures entières, tenant un doigt sur leur bouche pour exprimer, par ce geste, qu'aucune parole ne peut rendre leur douleur.

V

Cependant, dès le matin de ce jour, une tempête de sud-ouest s'était élevée si violente que l'eau poudrait sur le fleuve comme de la neige. Personne n'osait lancer une embarcation à la mer. Ce que voyant, le premier officier du poste dit à ceux qui l'entouraient.

—N'y aura-t-il pas, parmi vous autres trois hommes de cœur qui veuillent m'accompagner pour accomplir les dernières volontés de notre bon Père ? Rappelez-vous qu'il nous a dit : " Il n'y a aucun risque pour ceux qui feront ce voyage."

Un canot est lancé à la mer ; les quatre hommes qui le montent prennent le large. A peine sont-ils sortis du port de Tadoussac qu'à leur extrême surprise, l'eau s'aplanit sous leur canot. Tandis, que partout autour d'eux, la tempête rugit avec fureur et rend la mer blanche comme un drap, une main invisible les pousse avec rapidité, si bien qu'à onze heures du matin, ils doublent le Cap aux Oies et sont en vue de l'Île-aux-Coudres.

M. Compain les attendait au bout d'en bas en se promenant le long des rochers, un livre à la main. D'aussi loin qu'ils furent à la portée de sa voix, il leur cria : " Le Père de la Brosse est mort, vous venez me chercher pour lui donner la sépulture." Le canot approche du rivage, M. Compain y monte et, le soir du même jour, il débarquait à Tadoussac.

On apprit plus tard que dans toutes les autres missions du Père de la Brosse, à Chicoutimi, à l'Île-Verte, aux Trois-Pistoles, à Rimouski et à la Baie des Chaleurs, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à minuit, le jour de sa mort.

Un homme de l'Île-Verte, nommé Damboise, chantre de l'église, homme très-respectable, que M. Epiphane Lapointe a bien connu, lui racontait que son père descendait ce soir-là de la sucrerie. Vers minuit, il fut surpris d'entendre sonner la cloche de la chapelle de l'Île-Verte ; il fit part à ses voisins de cet incident, il en remarqua l'heure et le jour, et plus tard, il reconnut que la cloche avait sonné au moment même de la mort du Père de la Brosse.

VI

Telle est cette merveilleuse légende que tous les gens de l'Île-aux-Coudres connaissent par cœur et qu'un grand nombre d'autres personnes des deux rives du fleuve racontent avec quelques variantes qu'il est facile de concilier. Mais tous les récits s'accordent sur les principaux détails.

Si ce fait singulier n'avait eu qu'un ou deux témoins, il serait facile de le révoquer en doute, mais il a eu pour acteurs et spectateurs toute une population qui n'avait aucun intérêt à inventer une fable ou à fausser la vérité. Ceux qui ont étudié la vie des saints sont familiers avec de telles manifestations. Ils savent que Dieu